



J. Scaille, Grav. Lith.

Spécialement dressée pour le Procès Bazaine.

0 5 10 Kil.

A deux heures du soir, M. le général Guérin me remet la dépêche chiffrée pour M. le maréchal Bazaine, il me dit : « Cette dépêche est très-importante, il faut la porter le plus vite possible, je vous la recommande. »

En sortant de Verdun, je pris par Étain et Jeandelize. Partout, je rencontrais de nombreuses troupes ennemies.

De Conflans à Doncourt, il n'y avait plus que des postes, mais à Verneville était le lieu de réunion des vivres pour l'armée allemande ; à Verneville et à Gravelotte étaient de grands camps.

Le 30 août, au matin, je franchis les lignes prussiennes ; j'arrivai au Ban-Saint-Martin, au quartier général, à neuf heures et demie du matin environ. Je fus reçu par M. le général Jarras, qui me conduisit au maréchal Bazaine ; j'avais la dépêche chiffrée venant de Verdun. Je la donnai moi-même au maréchal qui la donna à des officiers qui étaient là pour la traduire.

Le maréchal me félicita chaleureusement, et me dit en se tournant vers ces messieurs : « Ces nouvelles sont excellentes, elles valent pour nous quatre divisions. »

M. LE PRÉSIDENT. — Je félicite le témoin du courage qu'il a déployé dans l'accomplissement de sa mission, et je le remercie d'avoir entrepris un long voyage pour venir déposer devant le conseil quand il n'y était pas forcé.

Je le félicite aussi de la clarté de sa déposition ; et, si la forme en est naïve, il serait désirable que ceux qui s'expliquent avec plus d'art pussent mettre autant de netteté et de précision dans leurs explications.

M. DE BENOIST, propriétaire. — Le 27 août, j'étais à Verdun, vers sept heures du soir ; le général Guérin, commandant supérieur de la ville de Verdun, me fait appeler pour me donner l'ordre de porter une dépêche du maréchal Bazaine adressée à l'empereur au camp de Châlons. Immédiatement, le même soir, je partis à pied, me dirigeant vers Châlons. Après avoir traversé l'armée ennemie, j'ai pu, le 30 au soir, à peu près vers sept heures, remettre à l'empereur, sur le pont du chemin de fer, entre Sedan et Carignan, la dépêche dont j'étais chargé.

M. LE PRÉSIDENT. — Qui avait apporté cette dépêche à Verdun ?

M. DE BENOIST. — Je ne l'ai jamais su.

M. LE PRÉSIDENT. — En savez-vous la date ?

M. DE BENOIST. — Non, monsieur le président, la dépêche était fermée dans une enveloppe.

M. LE PRÉSIDENT. — C'est le 26 que vous l'avez portée ?

M. DE BENOIST. — Non, monsieur le président, elle m'a été remise le 27, à sept heures du soir, et je l'ai remise le 30, vers sept heures du soir, à sa destination.

M. LE CAPITAINE JOLY. — J'étais à Mézières, où je servais comme officier d'ordonnance du général Mazel, qui commandait la subdivision des Ardennes. Dans la nuit du 19 au 20 août, le général reçut de Paris une dépêche qui lui disait de s'informer, autant que cela était possible, de l'endroit où se trouvait l'armée du Rhin.

Le général me fit appeler ; il m'ordonna de prendre le chemin de fer et de partir dans la direction de Metz. A la gare, l'inspecteur principal de la ligne apprit au préfet et au général, qui se trouvaient avec moi, que le commandant Magnan était à Montmédy. On me prescrivit alors de me conformer aux ordres que me donnerait le commandant Magnan.

Je me rendis à Montmédy, où le commandant Magnan me donna l'ordre d'aller à Longuyon et d'envoyer de là, si c'était possible, un émissaire au maréchal Bazaine, pour lui faire dire qu'il avait des vivres et des munitions sur la route des Ardennes. Pour se faire reconnaître, l'émissaire devait dire qu'il était envoyé par *Léopold*.

Je me rendis à Longuyon. Là, le maire me donna immédiatement un homme ; c'était, je crois, un charpentier, qui connaissait parfaitement toutes les forêts des environs et les moyens de parvenir jusqu'à Metz.

Je continuai ma route et j'appris qu'un garde général, qui habitait un petit village entre Spincourt et Etain, était parti, le 19, pour voir le champ de bataille de Saint-Privat. J'allai trouver le maire de ce village et je le priai de m'envoyer ce garde général le lendemain. Il me l'envoya, en effet. Je lui demandai les renseignements qu'il avait pu recueillir ; il me dit qu'il avait vu beaucoup de morts et de blessés, parmi lesquels beaucoup plus d'Allemands que de Français, que, dans tous les cas, l'armée était toujours sous Metz. Je lui demandai également s'il pensait qu'il aurait pu passer. Il me répondit qu'il le pensait. Alors, je suis venu à Montmédy rendre compte au commandant Magnan de ma mission, et, ne l'ayant pas trouvé à Montmédy, je me rendis à Carignan où on m'avait dit qu'il s'était rendu. J'y allai, et je revins ensuite auprès du général Mazel.

M. LE BARON LARREY. — Monsieur le président, j'avais l'honneur d'être médecin en chef de l'armée du Rhin, en même temps que chirurgien ordinaire de l'empereur. J'avais accompagné l'empereur au camp de Châlons, lorsqu'un soir, après le dîner, l'empereur eut la bonté de me faire signe qu'il voulait me dire un mot. C'était pour m'inviter à me rendre auprès du maréchal Bazaine. Je lui demandai de partir immédiatement, ou au moins le lendemain matin, par le premier train.

Le lendemain matin, à huit heures, je pris congé de l'empereur et je me rendis à la gare. M. l'abbé Métairie, aumônier en chef de l'armée, se trouvait avec moi. Nous avons attendu là pendant plusieurs heures, parce que plusieurs officiers qui devaient prendre le même train, M. l'intendant général de l'armée, un autre intendant et M. le commandant Magnan, avaient été retenus à déjeuner par l'empereur.

Nous sommes partis seulement à une heure de l'après-midi, tandis que je pensais que nous nous mettrions en route, dès le matin, par le premier train. Aussi n'avons-nous pu passer, et nous a-t-il été impossible d'arriver jusqu'à Metz.

M. L'ABBÉ MÉTAIRIE. — Monsieur le président, je suis parti de Châlons vers une heure de l'après-midi par ordre de l'empereur, pour me rendre à l'armée de Metz, dont j'étais l'aumônier. Je voyageais avec M. le baron Larrey et M. le commandant Magnan. Nous sommes arrivés à Thionville entre neuf et dix heures ; mais M. le commandant Magnan ayant trouvé la voie coupée, nous nous sommes repliés sur Charleville.

Le lendemain, apprenant que les Prussiens avaient laissé passer un convoi de blessés, nous sommes repartis, M. le commandant Magnan et moi, pour Thionville, où nous avons encore trouvé la voie coupée. Nous sommes allés à Carignan, puis à Sedan, enfin à Montmédy, où nous avons attendu les événements. Nous avons alors regagné Paris, où je suis arrivé le 8 septembre avec M. le baron Larrey et M. l'intendant général Wolf.

M. ODENT, ancien préfet de Metz. — A partir du 19 août, j'ai cessé d'avoir des communications soit avec l'extérieur, soit avec les arrondissements de Metz, de Thionville et de Briey. J'ai cherché vainement à envoyer des émissaires soit à Thionville, soit à Briey.

Je me suis trouvé très-souvent en communication avec le commandant Samuel, qui venait chez moi me demander de lui faire connaître des hommes intelligents, résolus, disposés à se charger de la mission de transporter des dépêches.

Je lui ai indiqué quelques personnes, en même temps que j'ai chargé le commissaire central d'en rechercher d'autres et de les lui désigner. Je n'ai jamais connu le résultat des missions qui ont pu être données à ces gens.

Quant à moi, je répète que j'ai chargé vainement plusieurs émissaires de porter des dépêches soit à Thionville, soit à Briey; ils n'ont jamais réussi à traverser les lignes prussiennes.

M. DARNIS, ancien premier président de la cour de Metz. — Ma situation officielle me permettait d'avoir des rapports avec le commandant en chef de l'armée. Je suis allé quelquefois faire des visites au maréchal Bazaine au Ban-Saint-Martin, où était le quartier général.

Jusqu'à la bataille de Servigny, les entrevues que j'ai eues avec le maréchal ne présentent pas grand intérêt, mais après le 1<sup>er</sup> septembre, je me rendis au Ban-Saint-Martin, c'était le lendemain ou le surlendemain de la bataille de Servigny. Voici ce qui fixa mon souvenir à cet égard : lorsque je suis entré chez le maréchal Bazaine, je lui parlai immédiatement de l'émotion causée en ville par la nouvelle du retour de l'armée. Je demandai ensuite au maréchal s'il avait des nouvelles de l'empereur. Il me répondit qu'il n'avait reçu qu'une seule dépêche de l'empereur et que cette dépêche remontait assez loin, qu'il n'y avait pas de nouvelles récentes.

M. le maréchal ajouta qu'il faisait tous ses efforts pour avoir des nouvelles du dehors et donner des siennes; que beaucoup de ses émissaires avaient pu franchir les avant-gardes ennemies, mais que d'autres étaient revenus sans avoir pu parvenir à traverser les lignes prussiennes.

Je me souviens que le maréchal m'a dit que l'empereur ne pouvait être loin, qu'il devait être dans les Ardennes; je me souviens que, soit au commencement, soit à la fin de ma conversation avec lui, le maréchal me dit : « Nous avons été bien près de réussir, » — en parlant de la bataille de Servigny. — J'avoue, je dois le dire pour compléter ma déclaration sur ce point, que je me suis permis quelques observations critiques, — que M. le maréchal Bazaine a accueillies avec bonté, — sur la lenteur de la sortie des troupes et sur l'abandon de Servigny, théâtre de l'un des plus beaux faits d'armes de l'armée qu'il commandait. — Que M. le maréchal me pardonne, mais c'est sous le coup de l'impression générale, que je partageais, que je lui ai adressé ces observations. Il les a, je le répète, accueillies avec bonté, en me disant : « Je croyais bien que nous atteindrions notre but ! »

M. LE PRÉSIDENT. — Vous souvenez-vous du jour où a eu lieu ce dernier entretien? Était-ce le 1<sup>er</sup> ou le 2 septembre?

M. DARNIS. — C'est positivement après la bataille de Servigny, et très-peu de temps après, voilà tout ce que je puis dire de certain.

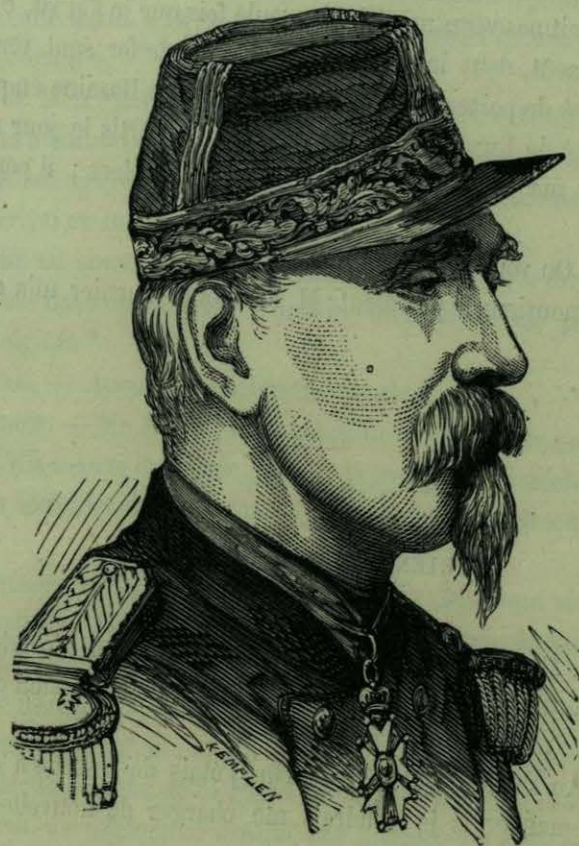
M. LE GÉNÉRAL DE SAINT-SAUVEUR. — En ma qualité de grand prévôt de l'armée, les émissaires ne rentraient pas du tout dans mon service. C'étaient, je crois, les officiers de l'état-major qui en étaient chargés, et particulièrement le commandant Samuel. Pour moi, je n'ai pas eu à m'en occuper.

M. LE BARON DE GARGAN, propriétaire de mines. — Les seules nouvelles que j'ai eues, et encore bien vagues, m'ont été données, le 30 août au matin, par le nommé Marchal, qui

avait apporté des dépêches la veille, à Metz. J'appris par lui que les usines d'Hayange et de Moyeuve étaient arrêtées, ce qui ne m'étonna pas, vu l'état où je les avais laissées le 18 août.

C'est le 18, en effet, que j'ai quitté Hayange. J'étais déjà venu à Metz le 14 au soir, et j'avais eu des difficultés assez grandes pour m'y rendre, en voiture, il est vrai.

M<sup>e</sup> LACHAUD. — Monsieur le président, je vous serais obligé de vouloir bien demander à



LE GÉNÉRAL DUPLESSIS.

M. BEUCÉ si, le 23 août, il était dans le cabinet de M. le maréchal Bazaine et, s'il a vu à ce moment M. le colonel Lewal venir avec un émissaire qui apportait une dépêche.

M. BEUCÉ, peintre. — Je n'étais pas dans le cabinet de M. le maréchal Bazaine.

M. DELON. — Au commencement du blocus de Metz, j'ai reçu des nouvelles de ma famille qui était à Thionville par deux émissaires nommés l'un Flahaut, l'autre Marchal.

Ces deux hommes vinrent me trouver à ma tente le 30 août; je suis sûr de cette date, parce que j'avais l'habitude d'inscrire chaque soir sur un carnet les faits qui pouvaient m'intéresser ou intéresser l'armée en général. Lorsque plus tard j'ai été interrogé à cet égard, j'ai consulté mes notes, et à la date du 30 août, j'ai trouvé : « Reçu des nouvelles de ma famille. »

Ces messieurs m'ont raconté qu'ils étaient arrivés la veille, apportant des dépêches au maréchal Bazaine; que celui-ci les avait parfaitement reçus, les avait fait déjeuner, et leur avait donné une certaine somme d'argent. C'est tout ce que je sais.

M. LACHAUD. — Monsieur le président aurait-il la bonté de demander au témoin si l'on n'est pas venu lui demander un reçu, et ce qui se serait passé au sujet de ce reçu?

M. DELON. — On ne m'a rien demandé; mais l'un des émissaires m'a dit que le maréchal lui avait ordonné d'attendre, parce qu'il le renverrait en mission. Je lui dis alors: « Si vous devez repartir, revenez ici, et si l'on vous renvoie, je vous donnerai de mes nouvelles à porter à ma famille. » Il m'a raconté qu'il était déjà venu une fois, à une date que je ne puis me rappeler, car il n'était pas venu me voir. La seule fois que je l'ai vu, c'était le 30 août.

M. RIGAUD. — Le 27 août, deux inspecteurs du chemin de fer sont venus me trouver à Vireux et m'ont proposé de porter des dépêches au maréchal Bazaine en passant par la Belgique et le grand duché de Luxembourg. J'acceptai, et je partis le jour même; j'arrivai à Thionville, et je remis ma dépêche au commandant de la place; il pouvait être environ onze heures du soir.

M. LE PRÉSIDENT. — On vous a donné un reçu?

M. RIGAUD. — Oui, monsieur le président; M. le colonel Turnier m'a donné un reçu que j'ai entre les mains.

*L'audience est levée.*

#### AUDIENCE DU 7 NOVEMBRE.

M. LE PRÉSIDENT. — Le Conseil désire entendre de vous, une seconde fois, ou du moins d'une façon plus circonstanciée ou plus spéciale, le récit de la mission que vous avez reçue du colonel Turnier au mois d'août 1870.

M. LALLEMENT. — Au mois d'août 1870, quand j'étais de passage à Thionville, le colonel Turnier m'a fait demander si je voudrais me charger de nouvelles à faire parvenir à l'armée du maréchal de Mac-Mahon.

Le colonel Turnier me remit un pli à découvert, c'est-à-dire plié en quatre, à une heure de l'après-midi; je pris une voiture pour Luxembourg, où j'arrivai le jour même.

Le 29, j'entrais à Sedan, entre huit et neuf heures du matin. Je me présentai à la citadelle, où je rencontrai plusieurs personnes de ma connaissance et, notamment, un de mes collègues, M. Bouchon-Garnier, procureur de la République à Rocroi. M. le colonel Melcion d'Arc, qui avait, dans la nuit même, je crois, remis le commandement de la place au général de Beurmann, se trouvait en ce moment dans la cour.

Je remis la dépêche que je portais au colonel Melcion d'Arc qui m'accompagna ou me fit accompagner par un planton, — autant que je puis me rappeler, — chez le général de Beurmann.

Le général prit la dépêche, la lut et sortit immédiatement de son cabinet; ce fut l'affaire d'un instant. Le général paraissait impressionné et vivement préoccupé; lorsque après être sorti de son cabinet, il fut dans la cour, il se rapprocha du colonel Melcion d'Arc, ces mes-

sieurs prirent connaissance de la dépêche, et se consultèrent. Comme ma mission était remplie, je pris congé de ces messieurs.

M. L'ABBÉ BOETMAN. — Je suis arrivé à Metz le jour de la bataille de Saint-Privat.

Le 22, je me suis adressé à l'état-major pour avoir un sauf-conduit. Le maréchal Bazaine était absent, et le général Jarras m'a écrit, le soir, que S. E. était disposée à m'accorder ce sauf-conduit pour me rendre en Belgique, mais qu'il désirait me voir.

Je me suis rendu au Ban-Saint-Martin le 23. Le maréchal, en me donnant un sauf-conduit, m'a demandé s'il pouvait profiter de la circonstance de mon départ pour envoyer une lettre à madame la maréchale. Je lui ai répondu: « Volontiers, pourvu que les Prussiens ne me prennent pas cette lettre. » M. le maréchal m'a dit alors qu'elle ne contiendrait rien qui pourrait me compromettre.

Le 24 je sortis de Metz; je franchis les positions françaises et, les ayant passées, je restai pendant deux jours à Saint-Privat, visitant et consolant de mon mieux les blessés. Ensuite j'allai jusqu'à Hayondange où une ambulance allemande me donna place dans une voiture. De cette façon j'arrivai en Belgique le 28.

M. LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT. — Le témoin pourrait-il dire si, lors de son départ de Metz, le maréchal Bazaine lui a donné quelque mission verbale pour la France lorsqu'il serait rentré en Belgique?

M. L'ABBÉ BOETMAN. — Aucune, monsieur le président.

M. BOUCHON-GARNIER. — En 1870, j'étais substitut du procureur impérial à Sedan et, le 29 août, entre huit et dix heures du matin, j'étais de garde à la citadelle de Sedan, lorsque je vis entrer, dans la seconde cour du château, M. Lallement, procureur impérial à Sarreguemines.

Comme nous nous connaissions depuis longtemps, M. Lallement vint à moi et me dit qu'il apportait des nouvelles de Metz; il m'exprima en outre le désir de parler au général de Beurmann, commandant supérieur de la place.

Je lui indiquai le bureau du général, M. Lallement s'y rendit; il disparut quelque temps après avec le général de Beurmann et le colonel Melcion d'Arc, qui m'appelèrent pour constater l'identité de M. Lallement. Je m'approchai de ces messieurs et leur déclarai que je connaissais M. Lallement. Je m'éloignai ensuite par discrétion à deux pas en arrière, en sorte que je n'entendis pas la conversation qui eut lieu, et que je ne vis pas remettre la dépêche.

M. LE COLONEL MELCION D'ARC. — Le 29 août 1870, entre huit et neuf heures du matin, je me trouvais à la citadelle de Sedan avec M. Hulme, lorsque M. Lallement est venu se présenter. Il me remit une dépêche, j'en pris connaissance et je fus frappé de son importance. Je priai M. Lallement de m'accompagner chez M. le général de Beurmann, qui venait d'être nommé commandant supérieur de la place de Sedan.

La première préoccupation du général de Beurmann, en sortant de son cabinet, fut de faire constater l'identité de M. Lallement; elle le fut par M. Bouchon-Garnier, substitut du procureur impérial de Sedan, un autre magistrat. La seconde préoccupation du général; après ce premier soin, fut de faire parvenir, le plus tôt possible, au maréchal de Mac-Mahon, cette dépêche importante.

Comme je venais de quitter M. Hulme, qui m'avait fait connaître que l'armée du maréchal de Mac-Mahon pouvait être à Raucourt ou devait y arriver, j'indiquai naturellement au général de Beurmann, qui entrait en fonctions, M. Hulme pour porter la dépêche.

Nous fîmes appeler M. Hulme, et je ne peux pas dire si c'est moi ou le général qui lui remit la dépêche, mais nous étions côte à côte et ensemble pour la remettre à M. Hulme; nous l'invitâmes à en prendre connaissance, et il voulut bien se charger de la faire parvenir.

Quelques moments après, je me trouvais sur la place avec un officier, et je vis passer M. Hulme en voiture; je lui fis un signe qui voulait dire: « Pressez-vous, car la dépêche est très-importante. »

En terminant, je dois dire que, dans ma conviction, M. Hulme a dû remplir sa mission, en homme de cœur.

Lecture est ensuite donnée par le greffier de la déposition écrite du général de Beurmann mort depuis l'instruction.

Le général de Beurmann a déclaré ne pas se rappeler qu'il lui ait été apporté une dépêche du 29 août.

« Je me rappelle seulement la présence de M. Lallement dont l'identité m'a été attestée par M. Bouchon-Garnier.

« Je fais remarquer que si parmi les dépêches qui devaient parvenir par mon entremise au maréchal de Mac-Mahon, il devait s'en trouver une de grande importance, c'est sans doute celle qui lui a été remise par M. Hulme, d'après les termes de sa déposition.

« Ces dépêches, du reste, doivent se retrouver, au moins en copie, dans les notes de correspondance du major général, qui était alors le général Faure. »

M. ENTZ. — Je sortais de l'armée depuis deux mois, lorsque les affaires de Sedan sont arrivées; j'étais capitaine adjudant-major attaché à la garde nationale. Le général de Beurmann, le jour où il a pris son commandement, m'a demandé de me mettre à sa disposition; c'était le 29 août. Je n'ai vu ni M. Lallement ni M. Hulme. J'étais occupé à ce moment à faire le rapport de la garde nationale, et à commander le service des vingt-quatre heures.

M. HULME, filateur à Mouzon. — Le lundi 29 août, vers huit heures du matin, je suis allé à la place, à Sedan, comme j'avais l'habitude d'y aller depuis quelque temps pour voir s'il y avait des dépêches, et savoir ce qui se passait. Au moment où j'y arrivais, j'ai vu le commandant Melcion d'Arc et le général de Beurmann causant dans la cour du château; l'un d'eux tenait à la main une lettre avec une enveloppe. Au bout d'un instant, ces messieurs m'ont fait signe; je me suis approché.

Le colonel Melcion d'Arc m'a dit qu'il venait d'être remplacé, comme commandant de la place de Sedan, par le général de Beurmann, et il m'a demandé si je voulais continuer ce que je faisais avant son remplacement. Sur ma réponse affirmative, ces messieurs m'ont dit: « Voilà une dépêche très-importante que nous venons de recevoir, elle donne des nouvelles du maréchal Bazaine; voulez-vous la porter? »

J'acceptai; et comme j'étais assez renseigné sur les mouvements de l'armée du maréchal de Mac-Mahon, je résolus de partir de suite.

Avant de monter en voiture, je retournai au château, où le commandant me remit la dépêche tout ouverte. Je suis parti avec un ami et le percepteur de Mouzon; je devais porter la dépêche au maréchal de Mac-Mahon, que je savais être du côté de Raucourt. En passant sur la place d'armes de Sedan, j'ai rencontré de nouveau le colonel Melcion d'Arc, qui m'a dit: « Dépêchez-vous, c'est très-important. » Je me mis en route.

A Mouzon, mon cheval étant fatigué, j'allai trouver un général qui se trouvait dans la

ville. Je ne pourrais dire le nom de ce général, mais lorsque je lui eus montré ma dépêche, sans lui dire cependant ce qu'elle contenait, il m'aida à chercher un cheval.

Le commandant Négroni arrivait en ce moment avec des chevaux frais; il m'en fit donner un et offrit même de faire porter la dépêche; mais comme le général de Beurmann m'avait dit qu'elle était très-importante, qu'il fallait la remettre à l'empereur ou au maréchal de Mac-Mahon, je n'ai pas accepté. Je suis allé avec lui jusqu'au faubourg de Mouzon, où, rencontrant un détachement, il a fait descendre un maréchal des logis du cheval qu'il montait, et je suis parti sur ce cheval harnaché comme il était.

J'entrai dans le village de Raucourt à peu près au moment où l'empereur y arrivait.

Ayant dit que j'avais une dépêche, on me laissa arriver près de l'endroit où était l'empereur, un général voulait m'empêcher de pénétrer et me disait de lui remettre cette dépêche;



LE GÉNÉRAL LAPASSET.

je lui ai répondu que je ne devais la remettre qu'à l'empereur ou au maréchal de Mac-Mahon. On m'a fait entrer; l'empereur lut la dépêche, causa quelques instants avec moi, et me dit de la porter au maréchal de Mac-Mahon, quand il arriverait. Je suis sorti, j'ai attendu quelques instants devant la porte que le maréchal fût de retour.

J'entrai sans difficulté chez le maréchal, que je trouvai dans une petite chambre au premier et je lui remis ma dépêche. Il n'en a pas paru très-frappé. Cependant, il m'a demandé quelques renseignements sur les routes du côté de Montmédy; il désirait savoir si ces routes étaient larges, s'il y avait des rivières, des ponts, etc. Je lui dis, à ce propos, que j'avais vu un individu arriver avec un médecin d'ambulance, et que cet homme était plus au courant que moi des routes qui existaient, c'était un cocher de Sedan, nommé Gillet; je suis allé à sa recherche, je l'ai trouvé avec quelque difficulté, car il y avait beaucoup de monde à Raucourt et je suis revenu avec lui chez le maréchal de Mac-Mahon, qui lui a fait diverses questions et lui a demandé s'il avait vu des Prussiens. Puis, nous sommes sortis.

L'empereur me fit rappeler pour m'entretenir d'autres choses. En sortant de chez le maréchal, j'avais remporté la dépêche. En quittant l'empereur je n'avais plus rien à faire à Raucourt, mais pour m'en retourner, je dus revenir chez le maréchal de Mac-Mahon, et lui demander une réquisition afin d'avoir un cheval pour me rendre à Mouzon. Pendant cette entrevue, le maréchal m'a parlé de vivres ; je lui ai dit que j'étais adjoint de Mouzon, que je pourrais peut-être forcer un peu les vivres pour le lendemain ; il m'a engagé à m'en aller rapidement et à faire ce que je pourrais, en m'autorisant à signer des réquisitions en son nom.

Je suis rentré à Mouzon vers six heures. J'ai expédié des messagers, des gardes champêtres, des gardes forestiers. A Sedan, le général de Beurmann avait mis à mon service six cuirassiers. J'ai envoyé des dépêches télégraphiques à Reithel et même à Mézières. Le lendemain, l'armée avait beaucoup de provisions.

M. LE PRÉSIDENT. — C'est donc le 29 dans l'après-midi que vous êtes arrivé à Raucourt.

M. HULME. — Je ne puis préciser ; je crois que c'est un peu après-midi, au moment où l'empereur venait d'arriver.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous êtes sûr d'avoir parlé au maréchal lui-même ?

M. HULME. — Parfaitement ; je l'ai revu le lendemain à Mouzon. J'avais envoyé quelques hommes dans les environs, un nommé Potier, entr'autres, vers Montmédy, pour avoir des renseignements. Le maréchal m'a fait appeler.

M. LE PRÉSIDENT. — Il avait pris connaissance de la dépêche et vous l'avait rendue ?

M. HULME. — Oui, monsieur le président.

M. LE PRÉSIDENT. — Il vous a alors questionné sur les chemins des environs de Montmédy ?

M. HULME. — Oui, sur les chemins entre Raucourt, Mouzon et Montmédy.

M. LE PRÉSIDENT. — Quelle était la forme du papier sur lequel était écrite cette dépêche ?

M. HULME. — Sur une feuille de papier à lettre pliée en quatre, et elle était renfermée dans une enveloppe.

M. LE PRÉSIDENT. — Avez-vous vu mettre la dépêche dans l'enveloppe ?

M. HULME. — Non, monsieur le président.

M. LE PRÉSIDENT. — Savez-vous si elle était signée et de qui ?

M. HULME. — Oui, elle était signée du colonel Turnier.

M. LE PRÉSIDENT. — Disait-il qu'il l'envoyait au nom du maréchal Bazaine ?

M. HULME. — Oui, monsieur.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous en rappelez-vous les termes ?

M. HULME. — Pas positivement, mais le sens très-bien.

M. LE PRÉSIDENT. — Pouvez-vous le préciser ?

M. HULME. — Oui, monsieur.

M. LE PRÉSIDENT. — Veuillez le dire.

M. HULME. — C'était celui-ci : « Nous sommes entourés, mais faiblement ; nous pouvons percer ; nous vous attendons. »

M<sup>e</sup> LACHAUD. — Monsieur le président voudrait-il demander au témoin si M. Lagosse était auprès du maréchal de Mac-Mahon, lors de sa première entrevue avec lui ?

M. LE PRÉSIDENT. — Vous entendez la question ?

M. HULME. — Non, il n'était pas présent. Le maréchal venait d'arriver ; je suis entré le

premier ; je suis, autant que je me rappelle, la première personne qui soit entrée. Mais M. Lagosse était présent quand je suis revenu la seconde fois avec Gillet, le cocher de Sedan dont j'ai parlé.

M<sup>e</sup> LACHAUD. — Je voudrais demander à monsieur le président de vouloir bien ordonner, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, qu'il soit donné lecture de la déposition du maréchal de Mac-Mahon relative à cet incident, et du procès-verbal de confrontation entre le maréchal et le témoin.

M. LE PRÉSIDENT. — En vertu de mon pouvoir discrétionnaire, j'ordonne que lecture soit faite par le greffier de la déposition n<sup>os</sup> 431-432 du maréchal de Mac-Mahon, attendu que le maréchal, n'étant pas assigné, ne peut pas être considéré comme témoin défaillant.

M. LE GREFFIER, lisant :

« Nous donnons connaissance à M. le maréchal de Mac-Mahon des dépositions reçues hier de MM. Lallement, Melcion d'Arc et Hulme.

« Nous appelons particulièrement son attention sur le passage de la déposition de M. Hulme, ainsi conçue :

« La dépêche était sur une demi-feuille de papier assez mince, froissée et remplissait à peu près les trois quarts de la page.

« Le contenu de cette dépêche était le suivant, je n'en garantis pas les termes, mais le sens :

« Le colonel Turnier fait savoir qu'il reçoit de Metz, pour être communiquée à l'armée française, s'il est possible, une dépêche ainsi conçue :

« Nos communications sont coupées, mais faiblement, nous pourrions percer quand nous voudrions, et nous vous attendons. »

« D. Voulez-vous me dire, monsieur le maréchal, si vous avez reçu cette dépêche ?

« R. Je ne me rappelle point qu'il m'ait été remis une dépêche à Raucourt. — La chose peut m'avoir échappé, mais toutefois je suis certain de n'avoir point eu connaissance d'une dépêche dans le sens de celle qui précède.

« Au Chêne-Populeux, j'avais pris, malgré les observations de l'empereur, la décision de me porter du côté de Metz. Si j'avais reçu cette dépêche qui était dans le sens des opérations que j'exécutais, elle m'aurait certainement frappé. »

*Déposition Hulme, filateur à Mouzon.*

« Nous faisons entrer M. Hulme et nous lui donnons connaissance de la déposition de M. le maréchal de Mac-Mahon et nous lui adressons la question suivante :

« D. Persistez-vous à déclarer avoir communiqué à M. le maréchal de Mac-Mahon la dépêche dont vous m'avez fait connaître hier le contenu dans votre déposition ?

« R. Je persiste dans ma déclaration.

« M. le maréchal prend la parole et dit :

« Je suis étonné qu'ayant une dépêche de cette importance, vous n'avez pas cru devoir la remettre à moi, chef de l'armée. Il me semble que si M. Hulme m'avait parlé de cette dépêche, je lui aurais ordonné de me la remettre.

« M. Hulme demande à présenter une observation.

« La raison qui m'a empêché de laisser la dépêche au maréchal, c'est, dit-il, que j'étais avec lui, on m'a fait appeler chez l'empereur, où je suis retourné avec la dépêche.

« Nous adressant à M. le maréchal, nous lui demandons s'il se rappelle avoir vu M. Hulme.

« M. le maréchal déclare qu'il n'a pas de souvenir assez précis pour se rappeler cette circonstance. »

M. BRUN, sous-préfet. — En 1871, le 20 mai, à peu près, je procédais à l'assainissement du champ de bataille de Beaumont, à la frontière belge. J'étais à Mouzon, lorsque je fus présenté à M. Hulme qui me fit la déclaration suivante : Le 29 août 1870, il fut chargé par le colonel Melcion d'Arc et le général de Beurmann d'une dépêche pour le maréchal de Mac-Mahon qu'il porta le même jour à Raucourt.

Le maréchal de Mac-Mahon n'y était pas encore. Le maire de Raucourt introduisit alors le messenger chez l'empereur, auquel la dépêche fut communiquée. Pendant que M. Hulme avait cet entretien avec Napoléon III, le maréchal arriva à Raucourt. On introduisit M. Hulme dans son cabinet, et il lui communiqua la dépêche.

M. Hulme a encore ajouté qu'il revint pour voir l'empereur, et, en sortant de le voir, il retourna encore chez le maréchal.

M. JOUSSEAUME, percepteur à Mouzon. — Le 29 août 1870, j'étais à Sedan, d'où je partis à neuf heures avec M. Martin, alors receveur d'enregistrement, et M. Hulme. Il y avait également un nommé Rion, domestique au service de ce dernier. Arrivés à deux ou trois kilomètres de Mouzon, M. Hulme manifesta sa satisfaction de ne pas avoir trouvé les Prussiens en route. Je lui objectai que nous n'avions rien à craindre dans ce cas. Il me dit qu'il avait, dans sa poche, une dépêche du maréchal Bazaine au maréchal de Mac-Mahon; il me fit voir un papier plié en quatre et froissé, qui était dans sa main.

M. NÉGRONI, chef d'escadron au 4<sup>e</sup> cuirassiers. — Le 29 août, j'étais en reconnaissance, et je passais à Mouzon. Étant à la mairie, où je prenais des renseignements, un général me fit demander par son aide de camp de fournir un cheval à un courrier qui portait une lettre du maréchal Bazaine au maréchal de Mac-Mahon. J'ai donné ce cheval. C'est tout ce que je sais.

MADAME VERGNE, domestique à Mouzon. — Je me rappelle que M. Hulme est venu chez nous et a demandé s'il y avait des généraux. J'ai dit qu'il y en avait trois. Je l'ai conduit au pied de l'escalier en lui indiquant où ils étaient; il est monté, il est redescendu un instant après, et il a causé avec les généraux devant la porte; je ne sais pas ce qu'ils ont dit. C'était le 29.

M. LAMOUR, avocat à Sedan. — Le 29 août, j'étais à Raucourt, au moment de l'arrivée de l'empereur.

Je causais alors devant la maison de M. Rouy, avec le prince Murat. J'étais encore là, quand un cavalier, venant assez vite, est arrivé : c'était M. Hulme, que je connais parfaitement; il était fort pressé. Il est descendu précipitamment, il a jeté sa bride à la première personne qui s'est trouvée là, et il s'est présenté devant la porte de la maison où était l'empereur; le cent-garde lui a barré le passage; il y a eu un petit colloque, une petite explication, à la suite de laquelle il a pénétré dans la maison.

Le maréchal de Mac-Mahon est arrivé une demi-heure ou trois quarts d'heure après ce moment, je ne sais au juste; j'étais sur le pas de la porte, au moment où il est entré chez M. Joseph Rouy, fabricant de boucles à Raucourt.

Il venait de pénétrer dans la maison, quand, pour la seconde fois, survint à pied M. Hulme,

qui demande si le maréchal est arrivé, ou bien une question analogue : « Où donc est le maréchal? — Il vient d'entrer à l'instant dans la maison de M. Joseph Rouy. » — Alors M. Hulme allait monter l'escalier, quand j'ai dit : « Quelles nouvelles? — De Bazaine, une dépêche. » Et alors, il est monté dans la maison. Je ne l'ai pas revu depuis.

M. GILLET, conducteur d'omnibus à Sedan. — Le 29 août, je me trouvais à Raucourt; je fus appelé par M. Hulme, qui me dit que le maréchal de Mac-Mahon me faisait demander. Je me suis transporté auprès du maréchal, qui m'a fait plusieurs questions sur les



LA GARDE PRUSSIENNE REPOUSSÉE DE SAINT-PRIVAT.

routes, sur les ponts et sur les chemins du pays, que je connaissais très-bien. Je ne me rappelle pas exactement l'heure qu'il était, mais c'était dans l'après-midi.

Il y avait là un monsieur qu'alors je ne connaissais pas très-bien, mais que j'ai reconnu depuis; c'était M. Lagosse. Je suis sorti quand j'ai eu donné les renseignements.

M. ROUY. — Le 29 août, vers une heure et demie de l'après-midi à peu près, j'ai vu entrer dans ma maison, où était descendu M. le maréchal de Mac-Mahon, M. Hulme, que je connaissais déjà depuis longtemps. Je remarquai qu'il était porteur d'un pli qu'il tenait à la main droite.

M. GONTAUT, notaire à Raucourt. — Le 29 août 1870, dans l'après-dînée, est arrivé chez